

# Toponymes champêtres du Toulinois et d'ailleurs

par le chanoine André VAILLANT

....ces vieux noms qui peuvent reparler.

## Avertissement

Le randonneur qui, carte en main, parcourt nos campagnes, est tout au réconfort de son exercice et à la joie de ses découvertes. Par des itinéraires fléchés, il va de lieux désignés vers d'autres lieux tout aussi désignés. Se demande-t-il ce que veulent dire ces noms?

Certaines appellations parlent d'elles-mêmes. Telles: *carrière, calvaire, ruine, arbre remarquable, point de vue...* C'est encore le cas des réalités du terrain: *val, combe, côte, rupt...* Un averti fera remonter en mémoire des souvenirs liés à l'histoire devant des mots comme: *corvée, ansanges...* devant des stèles et tout ce qui perpétue des faits jugés dignes de passer à la postérité. Ainsi, la randonnée devient occasion de culture.

Cependant, dans nombre de cas, le marcheur sera mis en présence de noms mystérieux, parfois bizarres, d'expressions rurales venues du fond des temps. Cela lui semble être des mots d'un convenu immuable mais qui ne veulent rien dire en soi. Des mots de transcription phonétique aléatoire, que des scribes conservent comme des reliques, sans crainte excessive, d'ailleurs, de les déformer quelque peu

puisque, de toute manière, ces usagers locaux sauront s'en débrouiller. C'est ainsi qu'à chaque remembrement, à chaque révision cadastrale, on voit émerger certaines appellations, tandis que d'autres disparaissent. On constate, aussi, des changements dans l'ortho-graphe et de véritables dérives qui conduisent des noms, soit à l'incompréhensible définitif, soit à de supposées traductions en termes actuels. Dans la majorité des cas, cependant, la consignation ancienne est maintenue approximativement ou justement en même place.

Les agents cadastraux ont en mémoire des appellations fréquemment répertoriées comme ces: *Hazois, Woèvre ou Voivre, Corvée, Ansanges, Embanies...* Ces noms-là ne risquent rien. Ils retrouveront, également, des syllabes: *châ, chou, bar, har*, incluses en divers noms et des finales en *oir, wa*, provenant de sons difficiles à rendre, mais dont la fréquence pourra faire penser qu'elles sont des reliques d'un ancien langage démantelé.

La question se pose: à quel langage ont appartenu ces sons résiduels? Dire: *du patois*, ne

résout rien. Du latin? Les latinistes ne s'y retrouvent pas, ou pas souvent. On pourra dire *d'un bas latin déformé?* Cela ne résout rien non plus, quoique ce puisse être vraisemblable dans d'assez rares cas.

Mais que savons-nous du langage populaire, au temps de la Gaule dite gallo-romaine? Il semble admis, aujourd'hui, que les populations rurales ont continué à parler gaulois jusqu'à Charlemagne, et après encore. Un gaulois relatif, sans doute, truffé d'expressions et de sonorités latines, d'abord, puis de multiples éléments germaniques consécutifs aux grandes invasions. De plus, on sait, qu'à la suite de ces invasions, l'urbanité, qui était le lieu, par excellence, du latin, s'est effondrée. Sans doute, des creusets de latinité subsistaient dans les écoles de scribes et dans les monastères, mais il est fort probable que ces académies n'avaient que des rapports occasionnels avec un monde rural d'une oralité macaronique. Tout indique que c'est dans ce creuset de langage populaire qui a perduré durant des siècles, qu'il faut aller chercher les origines des plus anciens toponymes de nos terroirs.

On ne peut quitter cette question du latin de nos actes notariés, sans savoir que beaucoup de mots n'ont été latinisés que très tardivement -jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle- par des scribes imaginatifs. Ils l'ont fait, selon les canons reçus à leurs époques respectives.... Sur tout cela, les chartistes en savent long et nous n'avons pas fini d'en apprendre d'eux...

En ce qui concerne les toponymes, les dépouilleurs des vieux parchemins nous livrent des quantités de noms, mais ce sont ceux des habitats, des *sièges sociaux* et des *maisons mères*, pourrait-on dire, en traductions actuelles. De la vie des toponymes de terroir, on ne nous parle pas. Le langage des terroirs a, semble-t-il, continué son train-train sans émouvoir les scribes..., et il se pourrait bien que ce train-train souterrain ait duré des siècles encore, après que des scribes spécialisés aient fait la cueillette de termes, dans l'invention desquels ils n'étaient pour rien, mais dont ils étaient devenus les conservateurs patentés, par le triomphe de l'écriture.

Nous avons parlé des cartes géographiques. Le paysan, lui n'en a pas besoin. Son territoire c'est son chez-lui, intimement. Les *lieux-dits*, il les a dans sa tête, son corps et son cœur. Ne croyons pas qu'il boude le cadastre : c'est tout le contraire ! Il ne cesse de le consulter pour ses affaires, achats, ventes, remembrement, impôts, estimations..., mais aussi, en arrière-fond, parce que ce papier est l'image même de sa culture. Quand les directives administratives ont demandé aux maires de déposer, en conservatoire départemental, ces magnifiques relevés napoléoniens, ce fut, pour les villageois, comme si on leur arrachait les tripes.

Les ruraux, anciens et nouveaux, se demandent, de plus en plus fréquemment, ce que veulent bien dire ces noms de leur terroir. On croirait même que l'histoire locale cherche à se revivifier. On quête les anecdotes;

on recollecte les anciens faits; on voudrait reconstruire un passé à partir de débris; on est friand d'histoire locale ainsi que le démontre l'importance des publications à ce sujet.

Mais devant les noms de terroir, on est, pour ainsi dire, sans réponse. Tout au moins devant certains, les plus vieux. Alors, on est tenté de se les expliquer par des consonances approximatives, puisées dans un supposé vieux langage, et par des faits d'histoire locale plus ou moins fidèlement transmise, plus ou moins enjolivée.

On ne saurait blâmer la méthode. Elle est parfaitement légitime. Le tout est de l'éclairer. Une recherche de savoir plus profond et plus général, à la fois, s'impose. Les éclaircissements ne peuvent venir que de l'union des bibliothèques avec les savoirs locaux.

Un premier travail sera celui du dénombrement des lieux-dits communaux. Voici deux sondages significatifs.

-Commune de Barisey-la-Côte.  
Sur ce territoire, la carte de l'IGN 2216 ouest, porte mention de treize noms de lieux-dits et de trois ruisseaux. Or, le dénombrement minutieux de Jean-Yves CHAUVET consigne 189 noms. L'écart est énorme : il est de un à quinze.  
-Commune de Bulligny, commune voisine.

La même carte I.G.N. s'illustre de 39 noms, tandis que la monographie MILLET de 1888, en compte 161. Compte tenu que cette monographie ne fait que reproduire les noms cadastrés, tandis que les villageois en connaissaient encore d'autres, le rapport est ici de un à cinq environ, 1/15 d'une part, 1/5 d'autre part, on peut conclure que les centres d'intérêts I.G.N. ne sont pas les mêmes que les centres d'intérêts paysans.

Il faut reconnaître, aussi, l'intime connaissance du territoire par Jean-Yves CHAUVET qui lui fait retenir un gros pourcentage de lieux-dits probablement

passagers que l'on pourrait appeler *sous-toponymes de circonstances*. Ceux-ci ont leur importance pour le villageois, mais seront de faible intérêt pour le décrypteur extérieur. Celui-ci prélèvera deux ou trois douzaines de noms, ceux qu'il jugera dignes de recherches approfondies, en raison de ce qui lui semblera appartenir au langage qu'il s'efforce de décrypter.

Or, tous les territoires communaux ne sont pas, en cela, d'égal pourcentage de ces perles langagières, quoique aucun n'en soit dépourvu.

Comparons deux autres cadastres de communes voisines, en l'occurrence Trondes et Pagny-sur-Meuse. Dans le cas de Trondes, on va trouver d'assez nombreux toponymes, témoins du plus ancien langage. Le pourcentage est bien moins élevé à Pagny. Pourquoi? Nous relevons, là, un signe de l'histoire. Trondes est partie intégrée de la mouvance toulouise, tandis que Pagny appartient à la mouvance de la Meuse, c'est-à-dire que cet habitat est entré dans une mouvance française, plus travaillée, dès un lointain passé.

Ce dernier fait est significatif. Il désigne le Toulouais comme un conservateur privilégié d'une histoire particulière fort ancienne et de personnalité affirmée dans un langage terrien.

On ne quittera pas le souhait du dénombrement premier, sans signaler l'effort qui a été fait par les rédacteurs de monographies locales, dans le dernier tiers du siècle passé. Elles sont du plus grand intérêt, non seulement par les noms relevés, mais aussi, et plus encore, peut-être, par l'essai d'interprétation de ces noms. Et aussi, parce qu'elles reflètent l'esprit d'une époque *de lumière*. Il se fit alors un travail gigantesque. On ne cesse d'y puiser, même avec une renaissance de passion de nos jours. Mais, trop souvent, on ne fait que redire, comme si le travail avait été épuisé et mis en forme, il y a un siècle.

Or, c'est ce qui n'est pas, loin de là ! Nous avons acquis, depuis, et grâce à cela, bien d'autres connaissances historiques et linguistiques, et, fait connexe et tout aussi important, bien d'autres méthodes de critique et d'investigation, tant en exégèse qu'en herméneutique, dirait-on en termes de critique biblique, termes appartenant, d'ailleurs, maintenant à la critique littéraire générale.

De plus, nous nous dégageons, peu à peu, de certaines idéologies à tendance politique qui s'imposaient, alors, à certains esprits, comme cadre de pensée culturelle. L'espace s'est partout agrandi. L'angle de vue s'est ouvert. Les historiens nous en apprennent beaucoup sur les civilisations anciennes, sur les peuples de l'ancienne Europe. On sait que tout n'a pas commencé avec César et Vercingétorix... Un parler celte a été puissamment présent sur des aires très larges, dans lesquelles l'espace géographique de la France actuelle, n'était que partie. Ces aires celtes, avec leur parler, furent en rapport avec la Grèce et les peuplements germaniques. On sait, aussi, qu'il faut remonter à ce passé pour relever les grandes lignes de l'architecture rurale de nos pays... Et, sans doute plus qu'on ne le pensait, pour décrypter nombre de toponymes ruraux essentiels, sans

oublier pour autant que, dans nos régions en particulier, le fait germanique s'est inscrit, lui aussi, en fondation de langage rural.

Mais, devant le fait gaulois fondamental, nous sommes en situation paradoxale. Nous ne pouvons pas dire, clairement, ce que nous en savons, ni même, si c'est peu ou beaucoup. Par ailleurs, ce n'est peut-être pas sur le plan actuellement explicité que cela se joue essentiellement. Il y a, par derrière, comme un *sentí*, comme une voix de la terre qui fait dire, qui pousse à penser, que le fait fondamental ne s'est jamais laissé capter par le latin, ni submerger par le germanique. On peut avoir l'impression que certains mots n'ont fait que recevoir un habillage, pour venir jusqu'à nous en costume d'arlequin. Sur ces mots, des *cellisants* se sont penchés, avec un amour et une passion comparables à ce qui meut les archéologues qui explorent *des débris d'organismes fossilisés dans une couche géologique* \*. Or, on sait que le paléontologue est

\* On peut lire cette très heureuse expression, dans la communication du docteur Michel Hachet, faite lors de la session de l'Académie de Stanislas, le 19 décembre 1980, sous le titre «Les Toponymes du Toulouis». Cette communication, enrichie d'études et d'expériences de terrain, posait la question de l'origine des noms de nos villages. Elle l'éclairait par des recherches de sens, puisées dans les plus anciens langages usités dans la région, et par de nombreux traits d'histoire.

capable de reconstruire un diplodocus à partir de quelques fossilisations caractéristiques. Que dire alors s'il existe encore des êtres vivants incon-testablement apparentés ? Or, n'est-ce pas le cas celte ?

D'autres préféreront emprunter leurs images au règne végétal. Ils nous parleront, alors, en comparaison de rhizomes. Serait-on en cours de reconstitution d'un langage ? En tous cas, en ce qui concerne le francique, auquel nous ferons référence, les dictionnaires nous ont déjà prévenus : ce que nous appelons francique appartient à une langue reconstituée de façon hypothétique.

Si on utilise l'image historico-géologique, on pourrait comparer la toponymie rurale à un site géologique à explorer et quasiment vierge. Mais, il semble, aussi, qu'avec l'aide de pièces et d'outils reconnus fiables, et avec l'adjonction d'autres encore hypothétiques, on puisse travailler dans le gisement. C'est pour une bonne part un risque et un pari.

Un début peut-être... ? En tous cas, un appel à la bienveillance en vue d'un avenir.

**"Calm", la côte d'Ecrouves, à la fois BARR et CHELME**





## LE RELIEF

Le relief se présente comme ce qui façonne fondamentalement le paysage. C'est la première chose qu'on lit, donc qu'on nomme. C'est lui qui détermine les écoulements de l'eau. C'est lui qui fait que tel territoire sera ou non favorable à l'établissement humain, à la chasse et aux déplacements. Lire le relief avec nos ancêtres, c'est déjà communiquer avec leur mentalité. Essayons de le faire en nous servant des noms qui sont venus jusqu'à nous, et en nous souvenant que ces noms portent les traces de plus de mille ans d'histoire et des trois langues dans lesquelles ils se sont amalgamés, le celte, le latin et le francique.

### MONTAGNES ET COLLINES

#### Les **Barr**

Qui n'a pas remarqué une des caractéristiques fondamentales de notre région? C'est-à-dire, ces lignes de côtes, au sommet arasé et presque toujours boisé, qui s'étendent du nord au sud de la Lorraine, des Ardennes à la Bourgogne incluse, et d'une hauteur moyenne de quatre cents mètres. En Provence, le mot est resté vivant pour désigner cette réalité physique. Vues de la plaine, ces côtes se présentent comme de longues barres horizontales coupées, assez régulièrement, de vallées perpendiculaires. Ces hauteurs-là sont les **Barr** de nos ancêtres et le mot **barre** moderne dérive justement de ces **Barros** gaulois.

**Barr** signifie donc *collines* selon la description visuelle qui nous est familière.

Les pays où ces **Barr** abondent sont des **Barrois**. Ainsi **Bar-le-Duc** veut tout simplement dire *La Colline du Duc*.

On a su, durant des siècles, ce que signifiait ce mot **Barr**. Ainsi

on trouve encore, à Blénod-lès-Toul, une **rue de la Barre** pour indiquer celle qui mène à la côte. Assez souvent, ce mot s'est adjoint à un autre mot: **Bar-sur-Aube**, **Bar-sur-Seine**, par exemple, et a formé un grand nombre de dérivés. Quand le sens du mot se perdait, on lui a adjoint le mot qui indiquait sa traduction en français, et on a ainsi obtenu une appellation tautologique bilingue comme **Côte Barine** à Toul (quoique souvent simplifiée en **la Barine**) et **Montbard** en Côte-d'or.

#### HYPOTHÈSE :

*Il semble bien que **Barisey-la-Côte** approche ce cas, mais le nom peut sans doute s'expliquer, aussi, par l'adjonction du terme **are** gaulois qui signifie *dans le voisinage*. Ce qui permettrait de justifier le nom de **Barisey-au-Plain**, car, à première vue, ce nom qui allie *colline et plaine* dans la même appellation, pourrait paraître contradictoire. Nous retrouverons, en d'autres lieux, ce **are**. Signalons, en note, qu'il y a eu un troisième **Barisey-la-Planche**, situé vers Bagnoux. Il a disparu, incendié et rasé par les troupes allemandes et suédoises qui ont ravagé la région durant la guerre de Trente ans. Le lieu-dit **Côte Bataille** en garderait le souvenir. Ce serait un bel exemple de relègue historique d'une appellation ancienne disparue. Si vous cherchez des noms en **Barr** dans vos lieux-dits, allez plutôt voir vers des collines, cependant.*

#### Les **Torr**

Pour les celtes, le nom générique de la montagne est **Torr** (souvent écrit **Thor** ou **Tor**). Il y en a peu, dans notre région. Ailleurs, on trouve les **Thorenc** et les **Thorigny**, qui découlent de cette appellation.

A Bulligny, on trouvera un **Bitron**. Ce lieu-dit a toutes les caractéristiques qu'on attribue à une montagne. C'est-à-dire que, par rapport à elle, on se situe devant,

derrière, en haut ou au-dessous. C'est un lieu-dit majeur, entouré de multiples sous-toponymes. Comme tous les toponymes majeurs, il commande un **Kanton** (*kanton* est le mot gaulois, père de nos **cantons** modernes).

A la période franque, il s'est associé au mot **But** qui est francique. Ce mot a de nombreux sens, dont le plus fondamental est *ce qui est au bout d'une visée*. Ce peut être, au sens moral, comme dit du **but d'un déplacement**, *d'une démarche, de la vie*. Le français lui a ajouté le féminin **Butte**, pour désigner une visée topologique. De cette façon, le mot **Kanton** a fait aussi le mot **Coïn** qui ne désigne pas le **coïn** avec lequel on fend le bois (ce **coïn-là** vient du *cuneus* latin) mais qui désigne un secteur territorial. C'est ce sens qui est conservé quand on dit de quelqu'un: **De quel coïn sort-il?** C'est-à-dire de quel secteur, de quel pays sort-il? L'association de ces deux mots **But** et **Tor** a pu faire le **Bitron** d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'élévation de terrain qui est au bout d'une visée, d'un paysage. Et c'est bien ce qu'est ce **coïn de bitron** de quelque côté qu'on l'aperçoive. Le son **Tor** a fait **Tro** comme *formage* a fait *fromage*.

**Uchah - Echars :**  
*les pentes raides de ce qui est au-dessus.*

La vieille langue du Toulous avait conservé, presque indemne, le mot gaulois qui désigne à la fois **au-dessus de** et **en pente raide**, mot toujours au pluriel en patois. Les celtisants ont retrouvé le **Ouchaf** qui spécifie ces lieux. A Bulligny, on a **francisé** ce mot en **Echars**, toujours au pluriel. Les générations suivantes ont prononcé, à tort, **essarts**, mot qui leur semblait plus français, ce que faisant, elles perdaient le sens ancien, bien réel, de ce **qui est au-dessus et en pente**

**raide.**

En décomposant ces deux sens, tout en gardant quelque chose, on a fait les mots français **ardu** et le terme militaire **escarpe**, par un passage en langue germanique. Ainsi, ces hauts de Côtes-de-Meuse escarpés, se conservaient militairement dans la ligne des forts illustrés dans le sang de la guerre 1914-1918. Nos paysans ont conservé le sens de **ce qui est au-dessus** dans le mot **chavau** : ce sont ces faux-greniers, aménagés dans les cours, les appentis, ou dans la partie la plus haute des greniers. A Domgermain, la partie ardue d'endessous du fort est dite **le chavau**. A Bulligny, le chemin qui longe la partie basse de ces **échars**, s'appelle **chemin de la Chachaudron**, mot dont la richesse mérite explication pour elle-même.

Nous ne quitterons pas ce mot sans poser la question du mot **échelle**, **eschièle** du XII<sup>ème</sup> au XIV<sup>ème</sup> siècle, donnée dans les dictionnaires, comme venant du **scala** latin. Peut-être, actuellement. Il n'en reste pas moins que l'on trouve souvent le mot **échelle** dans des toponymes, et que ce sont, toujours, **des pentes raides au-dessus de**. Un exemple : **les Echelles de la mort**, qui attirent les touristes dans le Haut-Doubs, s'appelaient ainsi,

des siècles avant qu'on y mette des échelles de fer. Ces pentes, étaient les passages dangereux des contrebandiers qui passaient, de nuit, là où les douaniers ne voulaient pas risquer leur vie.

### **Chaa, Châ**

Cette expression -qui ne doit apparemment rien au germanique et qui n'a pas été latinisée- a poursuivi une carrière féconde, dans le parler populaire, jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, épave vive d'une langue détruite. Ainsi, disait-on **chaafalder**, au Moyen Âge, pour dire **monter l'échafaudage** qui s'appelait lui-même un **chaafalt**.

Au X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> siècle, on disait **Chaëment** pour dire **chute**, d'où **choir**.

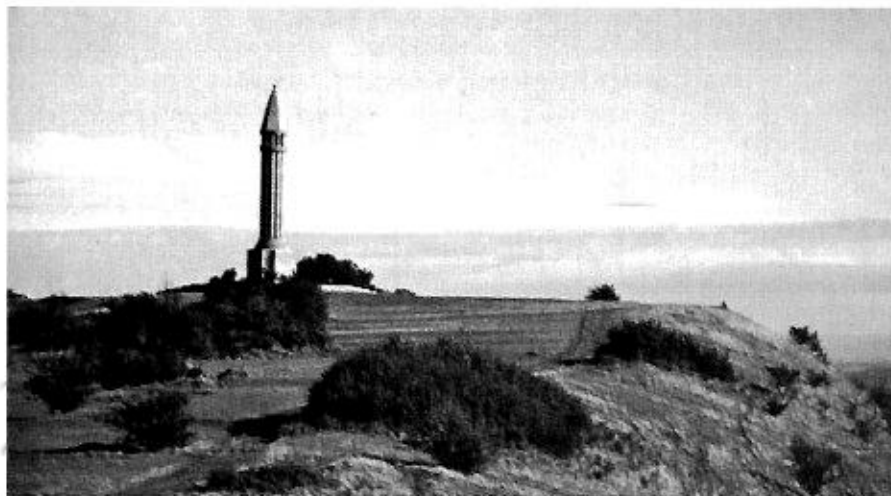
L'expression **châ** doit être comprise à la manière d'un participe présent. Ce n'est ni le haut, ni le bas, c'est ce qui permet de rejoindre les deux. C'est **une montée-descente**. C'est une **voie en pente**. Nombre de nos villages, sur collines, ont conservé, ainsi, des noms de rues : la **Chalatte** de Crépey, la **Chalaide** de Trondes, Lay-Saint-Remy, Foug etc, et même la **Charantoise** d'Euvezin. La finale peut varier, l'incipit est constant.

Nous la retrouvons, de même, dans le nom de nombreux chemins de nos terroirs. Etant donné que **châ** dit **pente**, la finale indique, peut-être, quelque chose, des aboutissements. Ainsi s'ouvrent bien des perspectives de décryptage de nos vieux noms.

Des agglomérations elles-mêmes doivent leur nom à ce qui signifie **châ**. Ainsi le joli **Châlaines**, à mi-pente de la douce éminence qui fait face à Vaucouleurs. (Nous retrouverons **lane** plus loin). On pourrait multiplier, sans peine, les exemples.

Dans nos terroirs on trouve souvent des **châ** devenu **la chou**. Sans doute, en raison d'une prononciation longue d'un **A** qui se rapprochait d'un **ou**, parfois on a ajouté un **X**.

L'interprétation du son **chau**, et de ses nombreux composés, doit être abordée, avec discernement, car il dérive de racines très diverses. Venant du latin **calidus** il exprime une idée de chaleur. Ex : **Chaudefonds = source chaude**.



**Un des derniers témoins des Chaumes lorraines.  
Elles furent nombreuses, au Moyen Âge.**

En **chaufour**, nombreux cas chez nous, il dit clairement son origine: **four à chaux**.

Mais il arrive aussi -et c'est important pour notre enquête- que **chau** soit dit pour désigner **une hauteur dénudée**, non boisée, pâturée, rocheuse. Le **chau** dérive du très vieux **calm** qui a fait **kal** = pierre, en gaulois primitif, et **calmis** en bas latin (cf. Dauzat). En prononciation actuelle, nous avons les **chaumes** des sommets vosgiens pâturés, des **calvines** et autres mots du genre..., des **chelmes**, dont le nom moderne a fait nos **Charmes** (Charmes-la-Côte était **Chelmes**, en 823).

Il arrive que **Cha** et **chau** se marient. Ainsi, à Bulligny, le chemin de la **Chachaudron**, ce nom se décode ainsi: **Cha** = pente, **Chau** = sommet dénudé. Le **Dron** n'est autre que le **Dromos** grec, que nous retrouvons largement de nos jours en **hippodrome**, **vélodrome**, **aérodrome**. Ce mot est donc une merveille, en sa concision, pour décrire un lieu. **Chachaudron**, c'est le chemin qui descend du haut dénudé, sans forêt. (cf. Carte IGN, Bulligny).

En **Chavigny**, on lit, sur le terrain, le sens même du mot: **Ici la voie descend**. On est convaincu quand on y passe. En **Chaligny**, on retrouve le sens de **Chalaine**: **La pente arrive à la plaine**» (cf. Lanum)

#### Les cas de Laxou et Chavelot.

Le «Dauzat» les dit «obscur». Pour Laxou, Henri Lepage (Communes de la Meurthe, p. 554) fait mention de noms relevés dans des titres du XII<sup>ème</sup> siècle «qui ne sont pas connus» (sic): Larzuhs, Larczos, Larceos, Larson, Larcous, Larsons. Par ailleurs, il est de notoriété que Laxou a été dit et écrit **La Chou**; si donc **cha** et **chou** disent la **pente**, quoi de plus évident, pour les charretiers descendant pierres et minerais de la **Toulouse** vers Nancy (cf. ci-contre). Ceci est écrit en proposition de recherche.



Des indications de rues conserveront le souvenir de quelques-unes des nombreuses **châ** de nos terroirs

Hors noms de lieux et à partir de **cha**, on pourrait proposer, aussi, des recherches au sujet de **chalut**, mot d'origine inconnue, disent les dictionnaires... et d'autres mots qui indiquent le mouvement haut-bas..., **échaugette**; ce mot, dit venant du francique «*scalfarta*», se traduit clairement en «Guet du haut».

**Châ-wée - châ-woeil**  
(prononcer «ou» et «œil»)

Nous ne sommes plus dans les toponymes, mais dans la même parenté linguistique. Entendons, d'abord, l'expression, courante autrefois dans nos villages, en guise de salutation matinale: "On a eu une belle **chawée** cette nuit" (en patois: "Y a che i bé **chawée** in neuille"). Comprenons: "Il a beaucoup plu cette nuit".

Outre la descente (**che**, de choir) on retrouve l'eau dite par le **Wa**. Le son **châ** garde son sens actif: l'eau qui tombe en abondance. Le résultat devient passif: le **châ-wail**. Par extension, le mot désignera "un trop d'eau", un seau d'eau renversé, une soupe trop claire, etc, et survivra jusqu'à désigner un café trop clair. "Ta soupe est un vrai **châwail**". La ménagère a **chawaillé**, noué son potage. La pluie a noué les champs.

#### Tol

Selon A. Dauzat cette racine indo-européenne préceltique suggère une idée de mesure. Appliquée à une éminence, elle lui confère une qualité **d'observatoire**. Mérite donc le nom de **tol**, une éminence, une butte, un promontoire, à partir desquels une fonction de surveillance des pays peut s'exercer.

Il est alors évident que le mont, aujourd'hui appelé Saint-Michel, qui domine **Toul** est, par excellence, un **tol**. Par retour, il est une visée. Les voies romaines l'ont pris pour cible et les Romains ont établi leur camp, au pied de ce **tol** qui est devenu leur **Tullum**, notre **Toul** d'aujourd'hui, dans l'espace constitué par le delta de l'Ingressin, où, très vraisemblablement, existait déjà un site indigène habité.

Ainsi est-il connu, encore, dans sa forme de **Tol**, en l'an 1299, quand se rencontrèrent le roi de France, Philippe le Bel, et l'empereur des Romains et toujours Auguste, Albert, dans la vallée de Quatre-Vaux: **In prato infra Tol et Gadior**. (Cité de Benoît Picard, Chronique australe p. 85 Reproduit par l'Abbé Guillaume en 1843)

On retrouve de ces **tols**, un peu partout, sur les territoires celtes. Ils ont souvent pris tournure en **Toulon** dont celui qui domine Jeandelaincourt. **Toulon**, **Toulouse**, lui doivent sans doute leur nom respectif. Les **Tolbiac** -ces lieux célèbres sur lesquels divergent encore les localisations des historiens- sont-ils à identifier en tenant compte de la configuration ?

Il est fort probable que le promontoire qui domine la plaine de Meurthe et Nancy, fut un de ces

jours, par les archéologues, est certainement ce **Dun**.

Le **Dun** est une éminence qui a été aménagée, soit en raison de sa position géographique, soit en raison de son importance stratégique. C'est pour cette dernière raison que certains auteurs ont défini le **dun** sous le nom de **forteresse**. D'autres, les désignent simplement comme **hauteurs** ; géographiquement, le **dun** peut se présenter comme un mont isolé ou, le plus souvent, comme un promontoire, lui-même contourné,

Restent les **dun de terroir**. Vous pouvez en découvrir sous des noms de lieux-dits comportant la syllabe **dun**, parfois devenue **din**. Parfois le **dun** s'est vu attribuer le nom d'**éperon barré**, c'est le cas de la colline Sainte-Geneviève à Essey-lès-Nancy, ou de **vallum** ou de **camp retranché**, ou de **camp celtique**. Mais, dans ce cas, on sort, souvent, de la vraie définition du **dun**, pour ne retenir que la composante **fortification**.

## LES VALLEES

Après ces "éminences", voyons ce qui sculpte, au même titre, les paysages et qui revêt une importance première pour les déplacements, la chasse et les établissements humains: les vallées.

Le mot **vallée** a un sens aussi général que le mot **éminence**. Aussi, nos anciens ne pouvaient-ils s'en contenter. C'est pourquoi, ils ont inventé quantité d'autres mots pour désigner l'apparence et la fonction de ces creux. Un topologue qui veut être précis, ne saurait se passer d'un retour constant au terrain.

### Une cousan

Voici une dépression, comme il y en a des centaines dans nos forêts de Côtes de Meuse. A l'aval, la vallée se présente ouverte en vraie vallée.

Plus on remonte, par contre, plus elle s'élargit, s'atténue et elle s'abolit, au fur et à mesure qu'elle rejoint le niveau supérieur du massif. C'est une **combe**. Pour nos ancêtres, c'était une **cousan**. **Cousan** est le mot mère de **combe**, tout comme du **concha** latin.

Les vallées ont donc reçu cette appellation, il y a plus de 2000 ans, et certaines, aujourd'hui, y sont restées fidèlement attachées. C'est le cas à Bulligny.

✦ **Cousan** : ce mot provient d'une lecture comparative avec ce donné naturel si courant qu'on



**Saint-Michel et Côte Barine, détachés au-dessus de la plaine, le Tol, devenu mont Saint-Michel**

observatoires et mérite le titre de **Tol**, privilège conservé sous le nom de **colline de BeauRegard**. On trouve donc, sur le haut de Laxou le **chemin de la Toulouse**. Sans doute, c'était celui qui conduisait à Toul, mais s'ajouterait encore à son nom, le fait de conduire au **Tol** supérieur et immédiat.

Peut-on rêver ? Si nos ducs, qui connaissaient encore le sens des vieux noms, avaient construit leur château sur les pentes de la colline, notre capitale régionale aurait pu s'appeler... Toulouse!

### Dun -/Dunum

L'éminence la plus remarquable et par les Gaulois et, de nos

au moins en partie, par un cours d'eau. Quand le **dun** est devenu important et fortifié, il est devenu un **vrai dun** : un **Ver-dun**. Le préfixe celte **ver** est un augmentatif.

Nombre de **dun** et surtout de **verdun** sont devenus des localités modestes, comme **Dun-sur-Meuse**, des villes, comme **Verdun** et **Liverdun** pour ne nommer que les cas de la région, ou des grandes villes comme **Lyon** : **Lugdunum** en gaulois latinisé.

C'est pour ces raisons historiques que les **dun** ont été introduits dans les multiples ouvrages de toponymie qui ne cessent de voir le jour. Vu cette abondance, il n'y a pas lieu d'y revenir ici.



appelle une *coque*, une *coquille*. Une *cousan*, c'est une grande coquille, ventre à l'air. Une coquille dans laquelle il pleut. L'inverse d'une toiture. C'est un réceptacle qui devient vallée.

Quand la combe devient habitée, elle garde souvent son nom, mais elle devient, aussi, un de ces nombreux lieux désignés par les noms de **Conque, Conquet, Conchil, Conchey, Grand'Combes et Concarneau**, qui peuplent le territoire national. La combe reçoit aussi le suffixe *ance* qui désigne, plus spécifiquement, l'habitation. Et nous avons nos **Cousances** : il y a un **Cousance**, au sud de Lons-le-Saulnier, et trois dans la Meuse. Tous sont à remarquer. Des fenêtres de son wagon, le voyageur peut s'intéresser au **Cousances-au-Bois**, en-dessous de la rampe dite de Loxéville. Ces Hauts-de-Meuse sont d'ailleurs très riches de souvenirs les plus anciens. Une excursion à Cousances-aux-Forges est largement récompensée par la vue d'un magnifique dolmen -le plus gros de la région- et d'un éperon fortifié absolument remarquable.

#### Glyn - Glennos

Voici une vallée herbue, une prairie, c'est *glennos*. Le *glennos* celte est devenu parfois **Clun, Clyn** etc, en gallois, et avec toutes sortes de variations en français : **Glanne**, en particulier dans notre région, parfois **Cluain** et **Colmé** etc. Ce nom est à l'origine de **Clémery**, de **Clouange**, et il est très bien conservé par le nom du ruisseau qui, dans la vallée de Vaucouleurs, descend de Miche (Moïse) vers la Meuse, ce charmant **Colmois**. A Moutrot, nous trouverons le **Trou de Glanne**.

La moisson des *glannes* et **Colmé** peut être abondante dans notre région. (cf. Ferme de Commet, sur Saulxures-lès-Vannes)

#### Trou - Traon

Voici une vallée dissemblable aux *cousans*, parce



**Trondes, une vallée de passage, par excellence.**

qu'ouverte aux deux extrémités. Elle est un lieu privilégié de passage. Elle est une fente naturelle dans un massif. Pour nos ancêtres, c'est un **tnou**, **trou**, **traon**. En français, une **trouée** ou une **tranchée**.

En ne modifiant que peu le nom, nos paysans ont continué à parler de la **Trouée** de Vaucouleurs, de Foug, ou de Vannes. Le village établi au partage des eaux entre Meuse et Moselle, au nord de Toul, à la tête du Terrouin, s'appellera **Trondes**. Un bel exemple de cette sorte de vallée que l'on va retrouver également en **dol**.

Ce traon est devenu **Troyon**, plus au nord sur la Meuse, et près d'un passage sanglant en 1914, illustré par la mort au feu de l'auteur du Grand Maulnes, Alain-Fournier. Cet illustrateur des mœurs paysannes pourrait-il trouver lieu plus spécifique pour donner sa vie à la défense de la terre ?

Et puis, on peut s'amuser, aussi, de l'embarras des cartographes devant consigner, par écrit, des sons dont ils ne connaissaient plus le sens. N'a-t-on pas écrit **Mont-l'Étroit** pour ce village qu'on a appelé **Mont-la-Troye** (prononcer : **la tro-ille**) ou **lès-Troyes** jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, parce qu'établi

à l'entrée du remarquable défilé qui permet de joindre la plaine de Punerot à la trouée de Vannes-Uruffe, près des résurgences de l'Aroffe? Pour nos aïeux, des lieux typiques entre tous.

#### Un Dol

Si les vallées sont des lieux d'écoulement, l'eau, elle-même, ne manquera pas d'entrer en considération pour la formulation des noms. On y inclura, la manière dont elle se comporte, comment elle s'écoule ou non, comment elle modèle la vallée. Voyons deux cas particuliers : méandre et marécage.

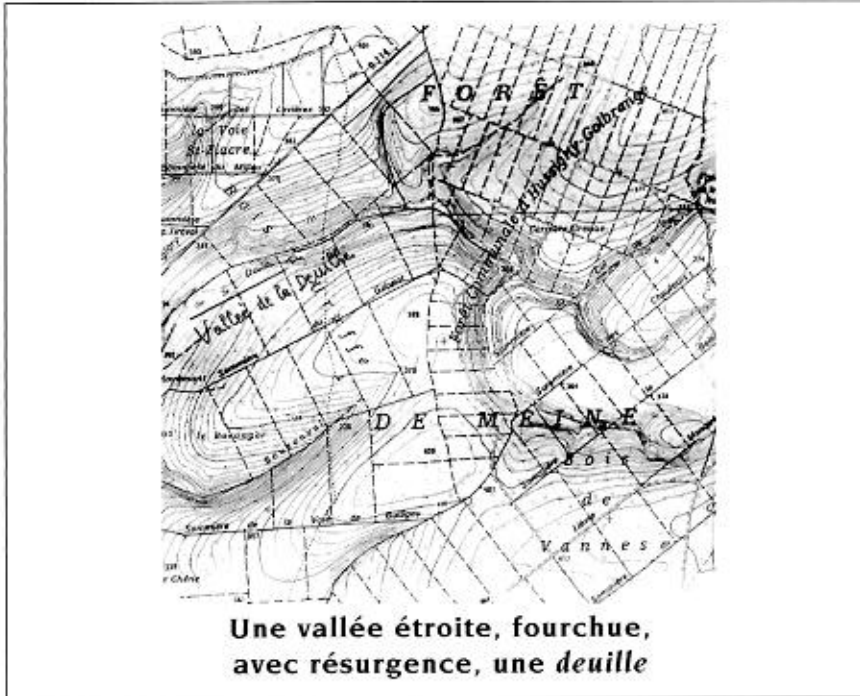
Les cours d'eau particulièrement sinueux seront appelés **Dol**. Plus exactement, c'est la sinuosité, le méandre lui-même, qui recevra ce nom. Ainsi **Dolcourt** recevra son nom du cours méandreux de l'Uvry, la ville de **Dôle**, dans le Jura, du coude compliqué des méandres du Doubs. Tout comme la ville de **Toul** s'est vu attribuer son nom du **tol** qui la domine. Trondes a été appelé, aussi, **Tron dolé** (Trundlis en 1157).

Dans les campagnes, on pourra trouver ces **champs dolents** et d'autres appellations comportant la syllabe **dol**.



## Deuille

Nom sans doute issu du **Dol**. Cette appellation est présente dans au moins trois lieux du sud du Toulouais. A Uruffe, à Crézilles et à Bicqueley. Dans les trois cas, on peut lire la même configuration du terrain : vallées étroites, fourchues, sinueuses. On y trouve donc une



Une vallée étroite, fourchue, avec résurgence, une deuille

parenté évidente avec le **Dol** habituel, mais on y trouve une caractéristique de plus, et très typique, une ou des **résurgences**. La plus remarquable est celle de Bicqueley, abondante et jaillissante, en grandes eaux. Si donc c'est la résurgence qui différencie la **Deuille** du **Dol**, on ne peut qu'admirer la précision du langage topique de nos ancêtres.

## Bardol

À la syllabe **dol** s'est souvent associée, en préposition, la syllabe **bar**. On a déjà trouvé ce mot qui veut dire éminence. Le nom **bardol** est compris différemment selon les celtisants. Les uns, y voient la petite élévation contournée par le méandre; d'autres, y voient la description de la courbe elle-même, en son sommet. Peu importe,

ils se retrouvent sur la signification globale. Un **bardol** est un terrain en élévation par rapport à un cours d'eau sinueux. Ils sont nombreux, dans la région, sous les noms de **Bordes** (parfois sans S). De nombreuses fermes sont ainsi nommées.

**Bardol** a donné, aussi,

**Bordel** dans de nombreux lieux; à Nancy même, et à Tomblaine, en particulier. Ce mot demande explication. Les dictionnaires habituels écrivent à ce sujet: **huttes, cabanes de jardin**. Ainsi, ont été célèbres les cabanes de jardin de la prairie de Tomblaine et de Nancy..., peut-être aussi pour leur fréquentation! Mais, il ne faut pas voir là, la raison du nom original, ni dans un cas, ni dans l'autre. S'il y a eu jardins et cabanes, c'est parce qu'il y a eu terre alluviale et eau, comme dans tout endroit méandreux. Nous avons là, un nouvel exemple de l'intervention historique dans la topologie.

## Nan

Il y a plus importantes interventions historiques encore. La dénomination **Nan, nanto**: c'est le nom

donné, par nos ancêtres, à une vallée où l'eau s'étale, parfois, jusqu'à former des marécages, là où les rives sont largement bordées de roseaux. Ce peut être, aussi, un simple et commun marécage.

*Bien qu'elles répugnent à le reconnaître, les villes de Nantes, de Nantua, de Nangis et bien d'autres..., et Nancy même, sont invitées à y lire l'origine de leur nom. L'origine seulement, car elles ont su corriger la nature, canaliser, drainer, rescinder, et finalement construire là où c'était hostile, tout en continuant à profiter et tirer gloire d'une eau domptée. Pourquoi n'en serait-on pas fier ?*

Dinan a su le faire depuis longtemps qui tire son nom de **Deuo-nant** soit la **Vallée divine**.

Dans les campagnes, on trouve de nombreux **nantos** qu'on a réappelés **marais**, mot venant du francique **marisk**, avec le radical germanique **mari** = mer.

De ce mot, les **maraichers** doivent leur nom qui n'a rien de honteux, au contraire. Ce mot a fait aussi **marécage** et **marigot**. À Trondres, on trouve un **Nan-mougin**. À Pagny-sur-Meuse, à quatre kilomètres de là, c'est le **Marais**.

Notons aussi, qu'en raison de la présence des **roseaux**, on a fait les **Rosel, Roseau, Rozières, Rozelieures**, d'innombrables lieux toujours aqueux, ainsi que les **Rosoirs**, grand et petit de Lagny. Vous ne serez pas en peine de relever de tels noms dans nos terroirs.

Il faut se dire, quand même, qu'en ces dénominations, nous avons quitté le langage des Celtes pour celui des Francs. Tout comme en marais, **Roseau** vient de **Raus**; il a fait **roisel** en ancien français.

Profitons de l'occasion, pour saluer les **Roises** de Lucey. C'est-à-dire, le lieu où l'on faisait rouir le chanvre. Le mot est contemporain du roseau (**raus** germanique), c'était le **rotjan**.



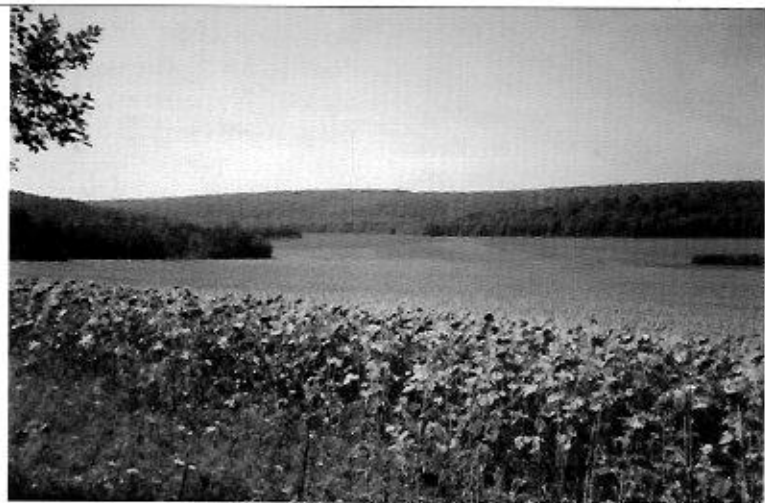
Quelques anecdotes avant de quitter le **nan** gaulois : si, venant du nord vous allez à Voiron par la Nationale 75, vous pourrez lire, sur votre gauche, à la hauteur de la direction de Saint-Geoire, une pancarte vous invitant à visiter la **Vallée d'Ainan**. Un simple coup d'œil vous dit que cette vallée est bien, en effet, celle d'une succession de marécages d'où émerge une multitude de roseaux ! Faut-il écrire à Monsieur le maire de Chirens pour l'inviter à rectifier sa pancarte en **Vallée des Nans**? On peut se demander si telle aventure ne serait pas arrivée au **Val des Nonnes** d'Ecrouves car, son aspect physi-que demeure bien celui d'un **Val des Nans**. L'installation d'un ermitage du 12<sup>ème</sup> siècle a pu favoriser la modification du nom.

## LES PLAINES ET ENDROITS PLATS

### Lanum

Nos ancêtres Celtes ont utilisé deux noms pour les désigner. Un, bien connu, **Lanon** ou **Lan**, devenu **Lanum** pour dire **plaine**, d'une manière générale. L'autre nom, moins étudié à ce jour, **Clar**, pour dire une surface plane.

Des multitudes de villages doivent leur nom à ces appellations. Les noms de base ont dérivé en **lans**, **lagne**, **lagny**, **langey**... dont notre **Lagny** et notre **Lindres**, dérivés, aussi, en **Plagne** et ses composés, tandis que les **clar**



Foug, le Val de l'Ane. Le large "entre deux côtes" de Savonnières a fait nommer ce passage le Val Plaine.

donnaient nos **Clery**, **Clerey**, **Cleurie**... Et des composés comme **Claire-Fontaine**, qui ne dit pas toujours **eau claire**, mais parfois **fontaine d'une clairière en plaine**.

**Val de l'Ane** ne doit certainement pas son nom à un baudet, mais à la largeur de la vallée qui est une véritable plaine = **Val de Lane**.

Une attention particulière doit être apportée au terme celte de **Medio-lanum** : plaine du milieu, ou -mieux- milieu de la plaine.

Des dizaines d'ouvrages de topologie traitent de ces noms d'agglomérations. Les études s'affinent, de plus en plus, à mesure que l'on découvre les termes gaulois. On peut donc les consulter. Par contre, l'étude des toponymes ruraux -les microtoponymes de nos terroirs- reste encore à faire. Initier cette étude est l'ambition du travail que vous avez en main. C'est un risque auquel vous pouvez apporter votre part.

Scrutez vos territoires. Écoutez le langage paysan avec un esprit aussi bienveillant que critique. Dans ce domaine des **plats de**, des **replats**, des **planaux**, etc, vous découvrirez, facilement, des sens

en rapport avec le travail rural. Ayez un raisonnement critique sur les **aux plantes**, **plantures**, **plantières**, etc, car ce terme ne désigne pas, nécessairement, des plantations, mais souvent des **plats**. Tout comme **la plante des pieds** ne veut pas dire qu'on plante ses pieds, mais **le plat des pieds**, le dessous, somme toute. La toponymie est une étude critique du dessous des mots. Surveillez, de même, les termes **mi**, **milieu**, et même, **michel**, qui ne désigne pas nécessairement un nom d'homme mais peut-être un **médio-lanum** abrégé.

La toponymie est une science à plusieurs étages. Elle a encore besoin de recueillir les vieux sons du terroir. Qui les dira quand nos vieux seront au **dortoir**, **dortoir** étant la traduction textuelle de **coemeterium** = cimetière, **le lieu où l'on dort**, **la chambre à coucher**.

## L'EAU

"Cherchez la source..." était la consigne donnée à ses élèves par Camille JULLIAN, un maître incontesté dans les connaissances celtiques.

"War'ouè que j'mo la ouagie?" "Où mettre la rigole d'écoulement?" demandait, à son père, un jeune homme en travail d'irrigation d'une prairie. Ce patois du Toul-Sud fut, pour moi, une sorte de "Pierre de Rosette" verbale.

Les anciens Celtes désignaient l'eau par les mots **Agino**, **Agnona**, **Agiona**, les Arabes par **Aïn**, les Latins par **Aqua**, par des mots divers, chez les germaniques **Aha**, **Ahwa**, **Aujo**, **Auwa**, mots devenus **Wasser**, en allemand. Tout indique que, chez les anciens Germains, ce son, signifié par le **W**, était le son **ou**, comme dans l'anglais moderne. En français, on dit **eau**. Le mot **eau** est un des rares mots de notre langue qui soit formé de trois voyelles, sans consonne. Sa simplicité apparente cache une synthèse très complexe qu'on va s'efforcer de disséquer.

En effet, quand on fait le décompte des phonèmes qui ont désigné l'eau, sur le territoire français, on en trouve trois : celui exprimé par le **A**, celui exprimé en **Ou (W)**, celui que peut signifier le **G** du gaulois.

Toutes les langues de ce bassin français ont conservé le **A** et le **W** qu'on retrouve en **eau** synthétisés en un seul son. Mais le **G**, en désignant l'eau par **Aigues** (tous les **Aigues** du midi : **mortes**, **chaudes** etc), **et Aiguière**, est passé dans le vieux français et le langage ecclésiastique. Le centre et le nord de la France ont oublié le **G**. Mais notre région de l'est, qui tient à la fois du gaulois, du latin et du germanique, a conservé ces trois son **A**, **W**, **G**. Vous les trouvez dans **Ouagie**. Qui donc pourrait mépriser une langue aussi riche?

Ainsi munis, nous pouvons essayer de décrypter de nombreux vieux mots locaux qui nous parlent de l'eau.

### Gué-Wahr

Un effort d'hygiène collective avait fait que chaque village avait aménagé le sien. Dans l'effort de francisation qui leur était demandé, nos vieux instituteurs étaient allés au plus facile. Ils avaient expliqué que cela voulait dire **le lieu où on allait égayer (laver) chevaux et autre bétail**. Cette explication vétérinaire toujours en cours, n'est cependant plus tenable.

En réalité, **Gué-Wahr** est un mot composé par le mot **gué** et le mot **eau**, dans sa forme **Ouah**. L'orthographe en est, pour ainsi dire, impossible et le restera, tant qu'on n'aura pas formulé une entente linguistique à ce sujet. On pourrait écrire **gue-ouar**, **guélloir**, **gué-war**... Cependant, la connaissance de l'histoire du **gué** est acquise.

### Gué

C'est ce que nous appelons ainsi, quand il s'agit de parler d'un passage praticable, en eau peu profonde. Les Gaulois avaient dit **ritum**. Les Germains, **Wad** (prononcer **ou-ad**). La fusion a fait **gué**, en français. La première syllabe ne fait pas de difficulté.

A noter, en passant que notre ville meusienne de **Void** veut dire, très probablement, **le gué (sur le Vidus)**. Vous trouvez semblable application dans le nom des petits cours d'eau de Bagnex à Biqueley, **la Bouvade = Le gué des Boeufs**. Le champ est ouvert pour d'autres trouvailles.

### Wahr

Vous avez reconnu l'eau, dans les deux sons mêlés du **A** et du **Ou (W)** avec un zeste du son **W**, du **Wad** germanique. Les deux syllabes-mots, conjuguées en euphonie populaire, désignent **la pente qui descend**



**Gailloir de Crépey, un symbole de modernité dans les siècles passés. La prononciation *ga* est demeurée présente, jusqu'à nos jours, en certains lieux. Le gadior (le grand gué) de la Meuse, semble être celui de Tusey, près de Vaucouleurs, appelé, aujourd'hui, Gué des Boeufs.**

**dans l'eau.** Ces pentes furent, à l'origine, des sortes de mares, comme en témoignent les deux **Rosoirs** de Lagny déjà cités. Elles furent soigneusement aménagées par la suite, pavées et bordées de murs et de trottoirs, la gloire paysanne de nos villages que l'on s'efforce de sauver actuellement. Les sauver, c'est bien. Les bien nommer y ajoute.

### Karwah

*S'il est un mot maltraité, c'est bien celui-là ! Les copistes en ont fait le garou à Bulligny. Ailleurs, à Houdreville, en particulier, on l'a expliqué comme dérivant d'un charroi déformé, parce qu'un chemin y conduit. Le cadastre de Blénod (1810) indique une rue du Karwa, qui mène à ce lieu-dit.*

Ajoutons l'**H** aspiré pour marquer l'accentuation du **A**, **karwah** est, lui aussi, un mot composé, issu de l'alliance des deux racines. La deuxième désigne l'eau, comme on l'a vu ci-devant. Avec une nuance de plus qui nous vient de la racine indo-européenne **akw** qui désigne l'eau des hauteurs, l'**akwa** désignant celle de l'île, des prairies humides. Le **kar**, est une vieille racine indo-européenne de **ker**, qui veut dire la tête. Cette racine est mère de multitudes de mots dans toutes les langues d'Europe, et d'ailleurs même. Chez nous, elle a fait **cerveau**, **chef**, et tous leurs dérivés et leurs composés, comme **chef-lieu**. Elle a fait aussi le mot latin **caput**, la tête, et tous ses dérivés. C'est en passant chez nous par le latin que le **ker** est devenu **kar**; mais ce n'est qu'une déformation secondaire d'un mot qui a été prononcé chez les vieux Celtes, bien avant la venue des légions et des scribes

*Il serait dommage, que ce mot, qui a plus de 2000 ans, aille rejoindre la tombe des mots inconnus, ou, pire soit transcrit, déguisé, en loup-garou.*

Observation importante, **karwah** veut donc désigner la tête de l'eau qui descend du haut.

Ce n'est pas, à proprement parler, une source de plaine. Comme nous le verrons plus loin, **Karwah** et **Bleine** vont se trouver unis dans la naissance des villages de côte, et aussi inséparables, dans la présence des divinités tutélaires. La source, et l'habitat qu'elle permet, auront **Beleino**, comme divinité, la source de plaine, **Borvo**, la même divinité, sous une autre figure. Nous retrouverons cela, plus développé, dans l'histoire de noms de nos villages.

### D'autres noms en Ouah-Wah

**Hareroy** est, ainsi, transcrit sur les cadastres de Bagneux à Bulligny. On trouve fréquemment des micro-toponymes en **roy**. On a pu y lire une déformation de **raie** de charrue. Il est préférable d'opiner pour une origine en **ouah**.

Deux origines pour **Haréroy**:

a) Venu de **oer-ouah**. L'adjectif celtique **oer** voulant dire **frais, froid**, on aurait donc : l'eau fraîche. De fait, la source dite **sous la roche**, dans le secteur, a bien cette caractéristique.

b) Le recours au préfixe **are = devant, près de**, en fait un canton **près de l'eau**, sur le chemin de l'eau., ce qui est tout aussi valable. Le transit **source de l'eau salée**, Bouvade, source de la Corre, de la Roche et, vers l'amont jusqu'à Allamps, a bien pu justifier l'appellation.

**Vargues** à Bulligny, **Vergues** à Barisey, sont des terrains très humides. On y lit, associés, le **ou** germanique au **g** gaulois. Nous nous étendrons plus loin sur ce **G**. Les copistes ont écrit le **V** en place du **W**, cas fréquent.

**Jarouente**, c'est le nom d'un ruisseau sur lequel une **roue à eau** a été établie, cas à Bulligny relevé en 1517. La racine **ouah** est lisible en forme de participe présent. Quant au **Jar** c'est un **gire** déformé (**giren = tourner**). De ce **gire**, on a fait **girouette**, et le très moderne girophare. **Jarouente = le tourne à l'eau**. On l'a francisé, dernièrement, en **ruisseau du moulin**.

*En élargissant les citations de terroirs, en fouillant le vieux vocabulaire, il doit être possible de faire d'autres découvertes. Champ ouvert... Le Nauroi de Lagny vous y invite ainsi que de nombreux noms se terminant en **roi, oy**.*

**Nô, Naux, Noue**, semblent bien dériver de la même racine celtique **Nauda** -a fait aussi **noe, noche, novis**, au cours des âges, tous mots qui traduisent l'idée de l'eau, associée à l'image d'une courbure du sol, puis d'un bateau. Le mot **noue** est encore employé pour désigner un réceptacle d'eau en toiture.

Sur le terrain, **noue** indique un fond humide encore de nos jours, **nô, nau, naux**, un fond où l'eau s'écoule plus facilement, jusqu'à devenir un ruisseau. Les cas sont si multiples et actuels qu'il est superflu d'en parler... sinon pour rectifier les déformations copistes en **l'anneau, lainotte...**, ou en **nid**.

On trouve, aussi, ces mots associés : **la Nauroi** de Lagny vous y invite à nouveau.

Le son **nau** est presque toujours trouvé en finale de mots composés quand il s'agit de ruisseaux, là où les premières syllabes ont des sens encore souvent obscurs. C'est une question de cas particuliers. Pour le décryptage, on est allé, parfois, aux facilités superficielles de la seule consonance. Ainsi le **gérardneau** de Manoncourt-en-Woëvre a-t-il été attribué à un passage en ces lieux de l'évêque saint Gérard, alors que le mot **gérard**, qui est d'origine franque, veut dire bien autre chose. Reste que l'accolage à un mot franc marqué l'ancienneté du terme. Le **gué-war-nau** a été écrit **gué Varnot** à Marbache.

Il n'y a pas ce problème quand le **nau** (souvent avec un **x**) est précédé d'un adjectif français, comme la **grande naux**, ou le **naux de ... ou du ...**

Pour revenir au **noue**, il convient de préciser que ce peut



être une qualité générique donnée à un endroit pratiquement **frais**, **humide**, même très circonscrit, un lieu où il ne faut pas **en-marier** les voitures. (**En-marier** = **enliser les roues du chariot ; mettre dans le marais**).

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, on a appelé **moises**, les endroits humides comme le sont les noues. Ce mot, facile à comprendre, veut dire **terre molle**. On en a fait, parfois, des **moiches** et des **maises** et on a pu confondre le mot avec **maix**, **meixe**. Comme les terres molles, terres d'alluvions, sont excellentes quand elles sont assainies et drainées, on y a fait des jardins, d'où la traduction de **moise**, **moiche** en **jardin**, surtout si ces **moises** étaient près des habitations.

### Le Cas du G

Nous avons vu que le **G**, du nom gaulois de l'eau, ne paraît pas en français. C'est vrai, pour les eaux vives, ou, au moins, non dormantes, quoique imprégnant les sols. Mais ce **G** réapparaît là, où l'eau est vraiment arrêtée, **stagnante**: c'est le cas de l'écrire.

**Aqua stagna**, c'est de cette expression qu'est venu le mot **étang**. Il garde le **G**. Ce **G**, nous l'avons déjà trouvé en traitant des **Vargues** ou **Vergues**. Nous le retrouverons dans des mots passés dans le français, noms et adjectifs: **fange**, **marécage**, **fangeux**, **marécageux**, et, bien plus encore, dans des mots locaux, directement venus du celtique, **lagne** (un **lanum** humide, propre aux étangs), **Fagne** et **Faignes** (les tourbières des Vosges), qui spécifient des marécages bien particuliers, plus ou moins tourbières.

Le vocabulaire terrien local a conservé, ou inventé, un mot associant le **ou** au **G** pour désigner un petit endroit fangeux : une **gouille**. C'est un endroit traîtreusement humide, là où une eau peu apparente a **poupré** le sol, là où le chariot **s'en-mâre**. Et puis, encore un autre mot en **G**, en ce qu'il suggère le pied **podo**, au total **pogail**.

Un **pogail**, c'est là où on a **tripoté**, trépigné, malaxé la terre humide pour en faire une boue. On peut se demander si, par ces mots que le français n'a pas reconnus, on n'est pas à l'origine des sens de **tripot**, **pagaille** et **magouille**, **faire du pied dans la boue**. Les vieux mots paysans, tout en images, avaient du sens.

### HYPOTHÈSE

#### La particularité du G+I: le gy

*Nous avons introduit le chapitre de l'eau par ce **Ouagie**, salué comme une "Pierre de Rosette" verbale. Nous avons dit, aussi, que ce "mot-épave" signifiait plus exactement lieu d'écoulement. Après la lecture des lignes précédentes, sur la particularité du **G** associé aux eaux dormantes, peut-on encore affiner, en se demandant pourquoi le son tourne en **gi** ?*

Dans l'écoulement, il y a toujours un amont et un aval. Le gaulois a su distinguer l'amont absolu, en lui donnant le nom de **ker**, devenu **kar**, après quoi, dans l'écoulement, l'aval d'un lieu devient l'amont du lieu inférieur. Ainsi, la rigole de détournement d'un ruisseau, faite en vue d'irrigation, devient la **ouagie** supérieure, et la rigole d'évacuation de ce même lieu une **ouagie** inférieure, dans ce jeu de cascades. La sortie d'un étang sera, elle aussi, une **ouagie**. Elle sera plus importante, donc plus remarquée, que les écoulements dispersés sur les terrains. De ce fait, elle retiendra l'attention du topographe. Elle passera dans les écrits.

#### Les Gy consignés.

Le **Gye** du Toulinois, bien connu maintenant dans toute la France, en raison de sa gare autoroutière, nous apparaît, en 1149, sous le nom de **Stagna Gieco**. Dès 1154, le **stagna** disparaît et le nom devient **Jaicum**. Il passera par **Gyer** (1516), **Geys** (1527), **Gyer**, à nouveau (1545), **Giey** (1663), pour devenir le **Gye** actuel. Que remarque-t-on dans l'évolution du

nom. D'abord, le **Stagnum** : un lieu-dit du territoire en a gardé le nom. Puis, le **Stagnum** disparaît; l'attention n'est plus que sur le **Jaicum** dont la finale **cum** indique encore **le lieu de**, en forme passive. Puis, la forme passive disparaît, les mots oscillent entre forme active et forme infinitive. L'écoulement, qui est vie de l'eau, eau redevenue vive, a définitivement pris le dessus de l'attention.

Notre **Gye** a reçu son nom de l'écoulement. D'abord, celui du **Belenus** qui a rempli le **Stagnum**, puis de l'écoulement de l'étang lui-même. **Gy**, dans le parler local, veut donc bien dire **écoulement**. Ainsi l'entendaient nos aïeux, ceux qui avaient, dans la tête et tout le corps, le rôle de l'eau, depuis le **choir**, jusqu'à sa **Gy**.

**Stagna Jieco**. Nous retrouvons, de manière tout à fait comparable, en Côte-d'Or, le toponyme **Etang Vergy**, gros village de l'arrière-côte. Il y a seulement, en plus, le **Ver** augmentatif du gaulois. Nous avons noté le **Cousance** du sud de Lons-le-Saulnier, à l'occasion du mot **cousan**. Or, ce **cousan** bénéficie de l'écoulement d'une remarquable résurgence, comme en connaît le Jura. Aussi, le village, sur l'écoulement, s'appelle-t-il **Gizia** (le **a** viendrait de l'occupation espagnole?). Cette région est, d'ailleurs, truffée de termes gaulois, et la petite ville de Coligny peut se vanter d'avoir livré la perle des restes gaulois qui nous soient parvenus : le fameux calendrier druidique, le Coligny.

**Gibeumeix**, village sur la Beaumelle, peut voir son nom justifié par cette lecture du **Gi**, attesté, dès 707, plutôt que par la corruption d'un **Gébold** (nom de personne) germanique hypothétique. **Beaume** rend l'idée de rentrer sous terre, ce qui arrive à l'Aroffe, en ce lieu. Les **Sous Terre** de Provence, s'appellent les **Beaumes**.

On pourrait multiplier les exemples du nom **Gy** aux creux des

écoulements remarquables... Citons encore **Lepuix-Gy**, au pied du Ballon-d'Alsace... et laissons les autres à l'attention des lecteurs, de ceux qui pensent que le visuel et le vécu ont inspiré largement les toponymes anciens.

#### **Woëvre-Voivre.**

Au centre du triangle Toul-Verdun-Metz, entre le pied des Côtes de Meuse et le plateau calcaire de l'ouest-Moselle, s'étend la **plaine de Woëvre** : forêt marécageuse sur marnes de l'étage Oxfordien..., sans autre trouée que des marais d'avant la colonisation médiévale dit le guide du Parc Naturel Régional. Aujourd'hui, une plaine, majoritairement cultivée; elle garde, partout, les caractéristiques de la présence de l'eau sur des fonds peu perméables. Dans toute la Lorraine, les lieux-dits **Woëvre** ou **Voivre** sont, ou ont été, des bois de plaine humide, truffés d'eaux dormantes, ou d'écoulement difficile, et émaillés, souvent, d'étangs aménagés.

Grégoire de Tours, début du VII<sup>ème</sup> siècle, appelait ce pays **Castrum Vabrense** (Benoît Picart, p. 73).

De la flore et de la faune naturelles de ces lieux nous parlerons au chapitre suivant.

#### **Origine gauloise du nom**

Selon Auguste Vincent, dans son *Dictionnaire des noms de lieux*, le

nom **Woëvre** viendrait de **Voberna**, mot qui désignerait un **ruisseau plus ou moins caché**. C'est pourquoi, nous traitons de la Woëvre au chapitre de l'eau. De **Voberna** sont venus : **Vabr, Vavra, Vevr, Voivre, Woëvre**, mots qui ne désignent, en rien, une évolution chronologique. De là, aussi, le mot **vêpres** qui désigne des lieux de végétation buissonneuse. Le **b** de **Voberna** est devenu **v** par altération., d'où **Wovera**.

#### **Woëvre ou Voivre?**

Le son **ou**, plus marqué dans le premier cas, semble plus près de ce que a dû être la prononciation ancienne relative à l'eau et à ce qui s'y rapporte. L'écrit **Voivre** semble

gagner du terrain chez les cartographes. Des **Woëvres** qui ont été mises en culture ont été consignées **Voivres** après cette opération. Est-ce en raison de la disparition d'une qualité considérée comme fondamentale? On constate, également, une plus grande fréquence de l'écrit **Voivre** dans les lieux où l'écoulement de l'eau est plus facile, là où le terrain est plus perméable, là aussi où poussent pins et sapins. L'amoindrissement du caractère aqueux y est-il pour quelque chose?

Toute réflexion qui permettrait d'éclairer ces sujets serait bien venue.



**Les ruisseaux plus ou moins cachés des Woëvres.**

## **VÉGÉTATION, FAUNE, ACTIVITÉ HUMAINE**

### **Quelques considérations**

De nombreux lieux-dits communaux ont reçu leur nom, en raison de la présence de végétaux ou d'animaux dans le site. Cette logique est comparable à celle qui a doponné un nom, en raison de la géographie, mais elle comporte un élément d'histoire plus accentué. Sans doute l'**aspect** reste premier, mais il se modifie, aussi,

en raison de l'**utilitaire**. Que devient, alors, le nom quand l'aspect varie sous le coup de l'utilitaire? Bien souvent, il demeure. Telle forêt de plaine a été mise en culture; on la retrouvera, encore, sous le nom de **Woëvre** ou, plus souvent, de **Voivre**. Une prairie change de vocation, les notations demeureront dans le genre des **Colmois** ou **Commet**. Tel arbre repère a disparu, son souvenir demeure. Telle terre avait été classée

en mauvaise qualité et elle est devenue productive par suite d'améliorations importantes, on continuera de l'appeler **Raille** ou **Rappe**.

On devra tenir compte, aussi, que certaines plantes ont changé de nom au cours des âges, tandis que le nom du lieu où elles poussaient, est demeuré.